

Après les considérations générales auxquelles nous venons de toucher, et qui ont pour objet la nécessité et la méthode de la métaphysique, Hartenstein passe à la métaphysique elle-même. Cette science repose, chez cet auteur, sur la grande hypothèse de la multiplicité et de la simplicité des monades (1), hypothèse qui, par la part de vérité et d'erreur qu'elle contient, a assuré au herbartianisme un avantage réel sur la doctrine hégélienne, tout en lui suscitant en pure perte des embarras inextricables. En effet, tandis qu'il n'y a rien de plus vrai que l'existence d'une multiplicité de substances, et que, sous ce rapport, on ne saurait assez louer les herbartiens de s'être opposés au panthéisme moderne, la simplicité des substances primitives est exagérée à tel point par Hartenstein, que les questions les plus simples deviennent pour lui des abîmes de difficultés.

Qu'est-ce que l'être? Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que le moi? Tels sont les trois grands problèmes dont s'occupe la métaphysique de cet auteur.

L'heureuse hypothèse de la multiplicité des monades, combinée avec la fausse supposition de leur excessive simplicité, conduit d'abord Hartenstein à ne voir que contradiction dans la notion d'une chose et de ses attributs, dans l'idée de la réalité et de ses transformations continues. En effet, si la monade est d'une simplicité absolue, il est difficile de comprendre qu'un attribut quelconque lui soit inhérent. La notion de changement est également inconciliable avec la simplicité des substances primitives. En conséquence, Hartenstein considère chaque attribut comme le résultat des rapports dans lesquels la monade se trouve avec une série d'autres monades; et quant au changement que nous croyons remar-

(1) On nous permettra, sans doute, de nous servir du terme de *monade* pour traduire ceux du herbartianisme : *ein Reales, viele Reale*.